



LES SOUFFFLEURS COMMANDOS POÉTIQUES

Association Changement de décor

2, rue Chapon 93300 Aubervilliers

www.les-souffleurs.fr

contact@les-souffleurs.fr



Heaume-animal, gesticuler une pensée du monde – Festival Chamarande août 2018 ©Quennefer pour les Souffleurs commandos poétiques

*Nous
pensons en
herbes sauvages
nous vivons en herbes
folles nous accompagnons les
temples qui glissent dans tes eaux
nous nous fardons avec la cendre des morts
nous recueillons le présent nous gardons le rythme
le chemin est le but le chemin est le but
le chemin est le but chaque moment
est absolu chaque moment
est vivant nous nous
écoulons dans la lumière du Nous*

Zéno Bianu

Collectif créé par Olivier Comte en 2001, les Souffleurs commandos poétiques regroupent aujourd'hui une quarantaine d'artistes (comédiens, écrivains, danseurs, musiciens, plasticiens...) autour d'une « Tentative de ralentissement du monde ».

Ils sont connus dans le monde entier pour leurs « Commandos poétiques », lors desquels ils chuchotent à l'oreille des passants des secrets poétiques, philosophiques et littéraires à l'aide de longues cannes creuses [depuis 2001, des centaines d'apparitions publiques, en France et à l'international – ils travaillent les textes en langue originale et ont ainsi soufflé en espagnol au Mexique, en Espagne, en Equateur et en Argentine, en italien en Italie, en arabe en Syrie, en Jordanie et dans les Territoires palestiniens, en hébreu en Israël, en portugais au Brésil, en turc en Turquie, en roumain en Roumanie, en japonais au Japon, en anglais aux États-Unis, en innu au Canada.]

Se définissant en tant qu'artistes-poètes, ils pensent et expérimentent concrètement la possibilité de transformation du monde par le regard. Armés de la langue et de la pensée poétique qu'ils n'ont eu de cesse d'explorer depuis près de dix-huit ans, ils inventent un ensemble de gestes, œuvres, installations, écritures, performances, processus contaminants et de regards autour d'une « pensée de la vitesse ».



Les Souffleurs commandos¹ poétiques travaillent une « Tentative de ralentissement du monde », inventent un ensemble de gestes, œuvres, installations, écritures, performances, processus contaminants et de regards autour d'une « pensée de la vitesse » et sont animés de la conviction qu'il y a urgence pour la civilisation occidentale à réintroduire de la durée dans le temps - condition fondamentale de la transmission et de l'acquisition du savoir - , temps humain contemporain travaillé au fer rouge de la vitesse de l'image et des catastrophes sociales provoquées par le calcul instantané et incontrôlable des algorithmes informatiques régissant les flux financiers planétaires.

Ils considèrent la poésie comme un art plastique du langage et une autobiographie ultime de l'espèce humaine, affirment qu'elle est un trésor universel et l'élèvent au rang de pharmacopée essentielle dotée de principes actifs puissants. Elle est leur inspiratrice, elle les a transformés. Ils sont sa troupe, ils en ont la viande persillée. Connus dans le monde entier pour leurs commandos furtifs et leur engagement résolu aux côtés des poètes, les Souffleurs se définissent désormais en tant qu'artistes poètes et expérimentent concrètement une série de concepts² pour boxer poétiquement le monde et le transformer.

Ils considèrent l'espace public³ comme un moment d'emprunt à usage personnel, non comme un lieu exclusif à usage propriétaire, affirment ainsi que le territoire c'est du moment donc du temps, scrutent le va-et-vient du monde dans son clignotement général et proposent des œuvres à caractère unique à fort potentiel de transformation du monde en fabriquant du « moment impossible inoubliable ».

Cette manufacture de regards poétiques posés sur le monde ambitionne de proposer des « solutions de contre-point poétique » à certains points de friction de notre société moderne en s'appuyant sur une posture insolente, celle de l'élégance et une notion fondamentale frappée d'obsolescence, la tendresse.

Les Souffleurs commandos poétiques revendiquent amoureusement la folie de cette « Tentative de ralentissement du monde », s'autorisent tous les outils de l'art et toutes les surfaces de déploiement, savent que le sang de l'utopie coulera toujours dans les veines de l'être humain et considèrent comme compliment le mot « politique ! » quand il est parlé de leur combat poétique.

¹ Commandos : petits groupes d'êtres humains déterminés

² Concepts : Exercice de dissolution de l'artiste dans la superficie, inversion bâtisseurs/funambules, légère modification des indices, pratique de contamination sémantique du champ politique, etc.

³ Espace : étendue qui ne fait pas obstacle au mouvement / Public : qui concerne le peuple dans son ensemble

Ecrire pour l'espace public : penser l'étendue ne faisant pas obstacle au mouvement du peuple et boxer ses concepts en tirant la langue.

Olivier Comte
Directeur artistique des Souffleurs commandos poétiques

THEATER REVIEW

France's Les Souffleurs bring inspired interludes to World Stages festival

BY NELSON PRESSLEY

Stop. Breathe. Smile. You're in the hands of angels of tranquility.

They look fabulous in their individualized black outfits — chic boots here, a bowler there. They're ultra-hip and cross-cultural, from France and Japan. They move slowly, coolly, among the hundreds of people lined up for something else entirely outside the Kennedy Center late Friday afternoon. They carry delicate black parasols.

Who are they? France's Les Souffleurs Commandos Poétiques, with Tokyo Theatre Company KAZE. Doing what? Providing an ideal grace note, in random spots all weekend long, to the center's three-week World Stages international theater festival, which ended Sunday.

One of the women sidles up to you and positions her parasol over your head. You feel strangely, wonderfully protected.

A gentleman descends to one knee, five feet from you. It's a chivalrous pose. Gently, he raises a long black tube to your ear. For two minutes he murmurs a poem. It's not for the crowd. It's just for you.

"Spring is like a perhaps

hand," the voice says. It's E.E. Cummings. (The voice tells you so. All these voices recite in English.)

"Les souffleurs" means "the whisperers." The long tubes are called rossignols, the French word for nightingales.

It's not a "show" — there is no stage, no tickets, no charge — although it's delightful to behold. (It's self-titled: "Les Souffleurs Commandos Poétiques.") And, of course, what can you call this ensemble if not performers?

Two of them guide a small boy from the line; one holds a parasol over him, while the other kneels and recites through the rossignol. The boy grins. So do we, watching. We don't know what's being said, but the image alone has a high style and a precise tone — carefully composed and temporarily still, paradoxically public and private, all with a seductive rhythm.

The group describes its work as an artistic intervention and "an endeavor to slow down the world." You don't clap when it's over. You wander on your way, deeply pleased by the brief encounter with these inspired visitors.

nelson.pressley@washpost.com



CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

POETRY: Members of Tokyo Theatre Company KAZE and Les Souffleurs Commandos Poétiques show a tube used to recite verse.

03/11/2018

Souffler sur le monde pour qu'il ralentisse | Le Devoir

LEDEVOIR

Souffler sur le monde pour qu'il ralentisse



Photo: Marie-France Coallier Le Devoir Les Souffleurs commandos poétiques ont pris d'assaut les abords de la Grande Bibliothèque depuis une semaine, à l'invitation des Escales improbables de Montréal.

Caroline Montpetit

19 octobre 2018

Culture

Il faisait froid et il ventait fort, jeudi, à Montréal. Ça n'a pas empêché sept valeureux souffleurs, en commando poétique, de grimper sur le toit de la Grande Bibliothèque, à Montréal, pour partager des éclats de poésie avec les passants. Sur le coup de midi, on pouvait les voir d'en bas, chacun brandissait un fragment de texte. Ensemble, ils écrivaient ainsi « Et si nous étions tous au fond presque le même ? ».

Les Souffleurs commandos poétiques

([http://www.banq.qc.ca/activites/se/evenements/Souffleurs_commandos_poetiques?](http://www.banq.qc.ca/activites/se/evenements/Souffleurs_commandos_poetiques?com.dotmarketing.htmlpage.language=3&host_id=5abec69d-22b8-43be-ad86-cf740659c3b3)

[com.dotmarketing.htmlpage.language=3&host_id=5abec69d-22b8-43be-ad86-cf740659c3b3](http://www.banq.qc.ca/activites/se/evenements/Souffleurs_commandos_poetiques?com.dotmarketing.htmlpage.language=3&host_id=5abec69d-22b8-43be-ad86-cf740659c3b3)) ont pris d'assaut les abords de la Grande Bibliothèque depuis une semaine, à l'invitation des Escales improbables de Montréal. Mercredi, en fin de journée, ils se servaient de leurs « rossignols », de longues cannes

LE SOUFFLE DES POÈMES EN FLEURS

TEXTE: ÉRIC DEMEY

Tsunami, courses-poursuites et bain dans les eaux de la radieuse Fukushima, les Souffleurs commandos poétiques et leurs longs rossignols qui murmurent à l'oreille des hommes ont suivi, du sud au nord du Japon, le parcours de floraison des cerisiers en compagnie de la troupe japonaise Kaze.

Olivier Comte m'attend à Aubervilliers, dans l'immense hangar – inchauffable – où sa compagnie a installé ses vieux bus – chauffés – qui lui servent de bureaux et de salon de lecture. Vêtu tout de noir, bandana sur la tête, la voix rauque et quelques bagues aux doigts, Olivier Comte, s'il faut être rattaché à un milieu, évoque plus le rock-punk des années 1980 que la nouvelle scène française, plus les arts de la rue que le théâtre. Le théâtre, qu'il considère comme « un blockhaus, au Japon comme en France, où seules certaines gens s'autorisent à s'inviter » a cependant été le berceau de la relation des Souffleurs commandos poétiques, collectif qu'il a créé en 2001, avec la troupe japonaise Kaze, « qui, dans un pays ultracapitaliste et sans subvention, parvient quand même à faire vivre trente-six permanents. » « Kaze, c'est une petite Comédie française, poursuit celui qu'on imagine peu goûter aux vénérables institutions, mais ce sont de purs combattants de l'art, qui défendent un théâtre de texte, avec un répertoire composé exclusivement d'auteurs étrangers.

Nous nous sommes rencontrés à l'occasion d'un Tchekhov que j'ai joué là-bas avec une troupe russe. Puis ils sont venus en France et au jardin des Tuileries, je leur ai fait

la surprise des chuchotements. Mais ils n'ont rien compris à ce que nous leur chuchotions. C'était du japonais du xvi^e et nous ne le savions pas. »

« On nous connaît pour le chuchotement mais ce n'est qu'une faible part de notre activité » précise Olivier Comte. Dans leur « tentative de ralentissement du monde », les Souffleurs commandos poétiques multiplient les actions dans l'espace public, et notamment à Aubervilliers, où ils se sont installés. Des pousseurs qui investissent les rues, et avec la complicité des conducteurs, éteignent les moteurs et font rouler les voitures à la main pour que retentisse le silence dans une rue du centre-ville. C'est eux. Une collecte des rêves pour un vrai conseil municipal mené par Stéphane Hessel sous l'égide de la phrase de Shakespeare : « Ils ont échoué parce qu'ils n'avaient pas commencé par le rêve. » C'est

« Le théâtre, un blockhaus au Japon comme en France, où seules certaines gens s'autorisent à s'inviter. »

encore eux. Et ces chuchotements, ces interventions au cours desquelles les Souffleurs murmurent à l'oreille des passants,

à travers une longue canne creuse baptisée « rossignol », des secrets poétiques comme ils disent – « jamais les mêmes, on ne souffle pas deux fois la même chose. » C'est toujours eux.

Ces chuchotements ont donc constitué le fil rouge de ce projet Sakura Senzen – Avancée du front de floraison – mené au Japon. « Il ne s'agissait pas de faire un truc au Japon, précise tout de suite Olivier Comte, mais de jouer avec l'espace public, très particulier dans le pays, et de poser un geste qui défonce les conventions. Là-bas, l'espace public est un patchwork entre espaces privés, publics, semi-privés, semi-publics. Si bien que l'État a édicté des règles pour mettre tout le monde d'accord : tout ce qui se fait dans cet espace est soumis à autorisation. Cela ne touche pas le non-Japonais qui peut se balader comme il veut, mais le Japonais, qui, par exemple, ne peut pas fumer en marchant.



ou qui, s'il prend simplement des photos dans l'espace public, voit systématiquement la police lui demander s'il a une autorisation. »

Le geste poétique et politique que les Souffleurs veulent poser au Japon nécessitera un travail de trois ans. Pour monter le projet mais aussi demander à des auteurs français et japonais d'écrire des textes autour d'une phrase de Rilke : « Qu'il faille fleurir et faner, nous le savons à la même seconde. » Côté français, se prêtent au jeu quelques peintures comme Jacques Rebotier, Michel Butor, Jean-Pierre Siméon, Dominique Noguez, etc. En 2011, tout est prêt. Les billets d'avion réservés pour le 13 mars. Les Souffleurs seront au nombre de vingt-cinq. Les accompagnera un photographe : Christophe Raynaud de Lage. Ils vont rejoindre vingt Souffleurs japonais et suivront, du sud au nord du Japon, la remontée du front de floraison des cerisiers, pour essayer les textes dans les oreilles des passants, à travers leurs longs rossignols. « La floraison des cerisiers, c'est un événement au Japon. Les gens surveillent l'avancée du front de floraison à travers les bulletins météorologiques. Et quand la fleur est mankaï, c'est-à-dire, grande grande, c'est la fête. Le hanami est le jour où dans la tradition le poète sort et écrit sur la beauté éphémère de la vie. Mais surtout le moment où enfin, ces gens qui ne se regardent jamais dans la rue se réunissent dans l'espace public et pique-niquent tous ensemble sous les cerisiers. »

Seulement, le 11 mars 2011 survient un tsunami. Et le 12, la centrale nucléaire de Fukushima explose une première fois.

« Tu te retrouves au beau milieu des fleurs et d'une tempête de neige, ébloui par la beauté de Fukushima. »

« On a vu tous les Occidentaux se barrer, poursuit Olivier Comte. Nous qui travaillons à une tentative de ralentissement du monde, on a été servis. Parce qu'on a eu à affronter la vitesse du monde, une hystérie médiatique qui d'ailleurs s'est détournée huit jours plus tard pour suivre nos avions qui attaquaient la Libye. Face à une de ces grandes claques avec lesquelles les êtres humains aiment à se faire peur, nous avons décidé de manière collective et voté de ne pas annuler notre voyage. Si ici, nous nous faisons insulter, nos amis japonais, eux, ont été très sensibles à ce que nous venions tandis que tout le monde fuyait. Nous sommes donc partis pour Tokyo, comme prévu, puis montés à 180 km au nord dans les Alpes japonaises pour répéter. La troisième explosion à Fukushima s'est alors produite. La centrale a été déclarée hors

de contrôle. J'ai pris la décision que nous partirions trois jours plus tôt que prévu pour le sud du Japon. Mais en fait, la blessure s'est révélée trop énorme. On additionnait les mots aux maux. Au sein des Souffleurs japonais, certains avaient été touchés personnellement par la catastrophe. Et comme en plus notre répertoire portait sur la beauté éphémère de la vie, il est devenu impossible de transmettre nos textes dans cette blessure. C'était devenu insupportablement douloureux. Véritablement, l'art a dû s'effacer devant le réel. Nous étions partis pour le combattre mais le sentiment de la pudeur nous a alors saisis. Huit jours plus tard, nous sommes repartis. »

Ce premier échec est néanmoins fondateur. « Le gouvernement japonais a été sensible à notre courage, entre guillemets. Et avec Kaze, d'amis, nous sommes devenus frangins », poursuit Olivier Comte. Le projet se relance donc deux ans

plus tard avec toujours le même principe, les mêmes textes et cette volonté d'« éprouver les lignes de tolérance de la démocratie au Japon ».

Printemps 2013. « Pour transmettre nos textes, soit nous avions les autorisations et l'endroit était hyper fliqué. Soit nous n'avions pas l'autorisation et il se trouvait toujours quelqu'un, parmi un public japonais pourtant souvent ébloui par notre déploiement, pour appeler la police. Alors, soit les flics nous trouvaient et nous viraient, soit ils arrivaient trop tard et on faisait notre action. On avait mis au point des stratégies de dispersion et je dois dire qu'on a souvent couru mais qu'on a aussi pris plaisir à faire courir les flics japonais. »

« Déploiement », « stratégies de dispersion », comme leur nom l'indique, le travail des Souffleurs commandos poétiques opère un rapprochement oxymorique entre le militaire et le poétique. « C'est que nous avons décidé que le mot tendresse est obsolète et révolutionnaire. Si tu fais les choses avec tendresse, tu peux aller partout. Les artistes de Kaze qui sont aussi des combattants, engagés pour les textes dans un pays submergé par le divertissement, se sont aperçus de ça. Ils travaillaient pour la première fois en espace public. Ils ont découvert un nouvel espace de liberté, et aussi, à notre contact, ce qui peut donner une certaine idée de la liberté : la désinvolture. Eux travaillent 365 jours sur 365, sont dévoués corps et âme à leur compagnie. Et je dois bien avouer que nous sommes revenus avec le sentiment qu'ils étaient bien plus forts que nous : incroyablement précis et esthètes dans leurs gestes, si bien que même s'enfuir devant la police, ils le faisaient avec grâce. »

Les quarante-cinq Souffleurs repartent donc en ce mois de mars 2013 du sud au nord du Japon, en suivant le front de floraison des cerisiers pour essayer leurs secrets poétiques. Le trajet emprunte des lieux historiques et hautement symboliques pour



Sakura Zensen - Avancée du front de floraison, des Souffleurs commandos poétiques et de la Tokyo Theatre Company KAZE, Fukuoka, 2013. Photo : Christophe Raynaud de Lage.

« On a souvent couru mais on a aussi pris plaisir à faire courir les flics japonais. »

historiques et hautement symboliques pour le Japon, tels Hiroshima. « On est persuadé que la poésie est un trésor oublié, explique encore Olivier Comte, un trésor non dé-livré, qui reste dans les livres, constituant une pharmacopée aux principes actifs puissants. Si on compare l'espace parcouru par les Souffleurs à un grand corps, disons que nous sommes allés aux points d'acupuncture de l'histoire du Japon. »

Dernier en date parmi ceux-là, bien sûr, Fukushima, par quoi tout s'était arrêté deux ans plus tôt. « Fukushima fait partie des lieux où nous n'avions pas réussi à obtenir d'autorisation. La ville, là-bas, est adossée à une colline. C'était superbe. Une journée de printemps. Les arbres étaient en fleurs et les fleurs en fleur. Les familles japonaises se promenaient tranquillement tandis que nous nous déployions sur toute la colline pour souffler nos textes. Une expérience d'une grande

beauté dans un lieu affublé d'un nom de fauve indomptable.

Une fois notre action accomplie, tous les Souffleurs ont décidé de se payer un hansen – un hôtel de luxe là-bas – qui ne coûtait plus rien puisque plus personne n'allait dans la région. Situé plus haut dans la montagne, une tempête de neige s'est levée lorsque nous sommes arrivés. Nous nous sommes retrouvés tous ensemble, à poil, hommes et femmes mêlés, dans les grands bains d'eau phosphorescente et soufrée des sources de l'hôtel, à se bourrer la gueule au saké. C'était féérique, c'était Fukushima Paradox, un moment emblématique de notre histoire. Là-bas, normalement, on n'aurait pas dû y aller, c'était interdit et supposé trop dangereux. Mais quand tu es animé par la conviction, par le combat de rendre l'impossible possible, tu te retrouves là, au milieu des fleurs et d'une tempête de neige, ébloui par la beauté de Fukushima. »

Désormais liés par cette folle expérience, les Souffleurs commandos poétiques et la troupe Kaze se retrouveront au festival World Arts de Washington. « Là-bas, nous allons chuchoter du Cummings en américain, savoure par avance Olivier Comte. Mais pour la première fois, nous avons dû divulguer ces secrets qu'on chuchote à l'oreille des gens. Parce que les Américains ont voulu faire étudier les textes à l'avance pour se prémunir d'éventuels procès. Avec la poésie explosive de Cummings ils vont être servis » rigole-t-il, pas mécontent d'activer encore une fois par ce biais la dimension politique de la poésie. ■

À venir: Une publication de **Christophe Raynaud de Lage** rassemblant ses photos et un carnet de voyage.

L'ART A-T-IL NÉCESSAIREMENT BESOIN DE MÉDIATION ?

Entretien avec **Olivier Comte**, **Nicolas Chapoulier** et **Charlie Moine**. Propos recueillis par **Baptiste Fuchs** et **Lisa Pignot**

Qu'ils visent à « ralentir le monde » ou à « créer des alter-réalités », les principes d'intervention artistique que développent Olivier Comte, avec les Souffleurs, et Nicolas Chapoulier, au sein de Dakota, ont en commun d'aborder autrement le rapport de l'artiste au public. Chacun avec leur singularité propre, ils font disparaître la scène et les gradins, font entrer par effraction l'imaginaire dans le réel de nos quotidiens et font soudainement de l'habitant qui passe un spectateur, voire un complice éphémère.

L'Observatoire – En prenant brièvement exemple sur un ou plusieurs projets, pouvez-vous nous raconter comment vous travaillez ?

Olivier Comte – Avec nos tentatives de « poétisation des territoires », nous avançons accompagnés de plusieurs concepts que nous nous sommes écrits et qui définissent une éthique élémentaire dans notre travail de laboratoire de poésie applicable.

Légères modifications des indices, Inversion Bâtisseurs/funambules et Exercice de dissolution de l'artiste dans la superficie sont les trois piliers qui soutiennent la voûte sous laquelle nous nous mouvons. Les Souffleurs ne font pas spectacle. Ils expérimentent une pharmacopée dotée de principes actifs puissants : la pensée poétique dans ses états d'écriture, de parole et de geste. Le territoire est une surface de curiosité. Nous avons les pieds dans le sable et des tamis dans nos mains. L'or que nous récoltons, nous le replantons dans son sable. Ce mouvement simple de mise en lumière rend limpide notre action. Personne n'est propriétaire de cet or, il appartient au sol. Chacun sachant qu'il existe, nous devenons propriétaires de ce savoir-là : un trésor existe partout, nous le cherchons.

Nicolas Chapoulier – Au sein du collectif Dakota, notre pratique nous a amené à expérimenter des approches très différentes de modes de médiation. Tantôt dans la mise en œuvre d'un projet à destination des scolaires, dans lequel les élèves sont invités à assister à la répétition d'une résidence de création. Tantôt dans l'implication de nos équipes sur un territoire pré-diagnostiqué en travaillant au plus près avec un public dit « sensible ». Tantôt en organisant des brunchs participatifs, espace-temps privilégié pour échanger avec notre public tout en prolongeant l'univers narratif de nos écritures...

À l'image de cette multitude de modes d'intervention, le terme de médiation semble aujourd'hui être devenu un grand fourre-tout sémantique. Sous cette appellation, qui signale une modification significative dans la manière d'associer création et société, les grands écarts semblent plus que jamais permis : en témoigne, par exemple, la tentative du service des publics de l'Orchestre national de Lyon qui a créé, en 2011, une formule tarifaire appelée « fauteuil et tribune » (projet de médiation qui propose, pour l'achat d'une place de concert à l'auditorium, d'assister à un match de foot au stade de Gerland, et vice versa). À l'heure d'une certaine nostalgie de l'éducation populaire, et

dans le même temps d'un abandon progressif, par les pouvoirs publics, des dispositifs de financement « politique de la ville » (Contrat urbain de cohésion sociale, Projet de ville...) la médiation ne semble plus, méthodologiquement et philosophiquement parlant, faire bloc commun.

L'Observatoire – Comment qualifieriez-vous votre démarche ?

O. Comte – C'est une démarche de chercheur. Le mot « public » ne nous intéresse pas. Dans ce que l'on appelle « l'espace public », il y a déjà le mot public. C'est suffisant. L'espace, dans sa définition générale, est une superficie ne faisant pas obstacle au mouvement. Le public, toujours selon la définition du dictionnaire, est ce qui concerne le peuple dans son ensemble. L'espace public est donc une superficie ne faisant pas obstacle au mouvement du peuple dans son ensemble. Un public dans un espace public, ce n'est plus de l'espace public. C'est de l'espace figé dans une représentation. Il y a coucou dans le nid. Nous préférons la furtivité de l'hirondelle. Nous ne transformons pas l'habitant en spectateur. Un spectateur est un être humain assis sur ses fesses usant légitimement de son droit de spectateur à être assis sur ses fesses pour assister à quelque chose qu'on lui sert sur un plateau.



Nous nous adressons aux êtres humains qui se trouvent dans leur moment d'espace public : le moment où ils viennent acheter des poireaux, conduire les enfants au foot, rejoindre ou quitter l'amant(e), ou encore leur moment d'énervement au volant de leur voiture, etc. L'espace public est un lieu d'emprunt, à usage personnel, ce n'est pas un espace propriétaire à usage exclusif. Nous pratiquons de légères modifications des indices du monde dans son va-et-vient afin que l'habitant devienne un chercheur d'or. Et cet or est fait de questions. Comment être le grand théâtre de ses propres questions ? C'est à l'intérieur de nos cages thoraciques que se jouent les drames. Que chacun emporte avec lui ses propres tempêtes... Créer l'émotion, c'est organiser les conditions du naufrage. Notre « Tentative de ralentissement du monde » est un travail sur le monde et sa vitesse. L'espace public est le lieu des moments de cette vitesse. Et si le monde était tout entier contenu dans le galop d'un cheval fou, nous ne dresserions pas un obstacle afin que la bête ralentisse, nous nous tiendrions au chaud dans l'oreille de l'animal pour nous questionner ensemble et avec lui sur le hasard et la nécessité de ce galop.

N. Chapoulier – Avec notre collectif Dakota, nous tentons de prendre cette approche à l'envers, en abordant ce processus de médiation non pas comme un cahier des charges, mais comme

un prolongement de notre exercice du théâtre, de la musique, ou encore de la création plastique. Le théoricien Nicolas Bourriaud définit l'art relationnel comme un corpus de pratiques artistiques qui prennent comme point de départ théorique et fonctionnel l'ensemble des relations humaines et leur contexte social. C'est dans le prolongement de cette pensée que nous inscrivons notre approche, pour faire de cet espace de la médiation, une esthétique, une plastique, un terreau de fertilité narrative.

Nous aimons faire du « réel » notre terrain de jeu, en considérant celui-ci comme un ensemble de couches de croyances, de récits, et de perceptions portées collectivement sur le monde. Ces strates sont pour nous des territoires avec leurs règles, leurs forces et leurs faiblesses, et comme nous aimons les histoires d'aventures et de cosmonautes, nous aspirons à conquérir ces territoires avec leurs règles, à jouer avec leurs forces et leurs faiblesses pour participer à la mise en œuvre d'une réalité publique vivable et partagée. Notre mode opérationnel consiste donc à créer des situations ou des contextes dans lesquels le « médiateur culturel » devient finalement un opérateur de réalité, un épaisseur de patrimoine commun, un créateur de mythes et de légendes, et, au final, un metteur en scène ou un chef d'orchestre du quotidien.

L'Observatoire – Pourquoi avoir choisi de tels modes d'intervention ? Que permettent-ils que ne permettrait pas une représentation classique dans une salle de spectacle ?

N. Chapoulier – En 2016, le collectif Dakota reçoit un mandat du service d'urbanisme de la ville de Meyrin (Suisse) : l'éco-quartier des Vergers est un projet ambitieux de construction d'habitats écologiques de grande envergure, à la lisière de Genève avec, en perspective, la construction d'un idéal de vivre ensemble, fonctionnel et vertueux, pour pas moins de 3 000 nouveaux habitants.

L'énoncé des ambitions d'un tel projet nous a posé question autant qu'il a stimulé notre imaginaire. Ainsi est né le concept d'*architecture affective*, une idée selon laquelle nous nous devons d'injecter, de planter, de fertiliser, au rythme de l'accélération architecturale et urbanistique, des récits dans le territoire, dans le bâti et dans le temps.

Dans ce contexte, nous avons pu expérimenter *Ostrea Odulis*, une forme artistique consistant à affiner des huîtres dans les nappes phréatiques de l'un des bâtiments. Le cadre narratif et le décor installés, nous avons profité des temps de visite du chantier pour installer, en complicité avec les futurs habitants de l'éco-quartier, des centaines de naissains (larves d'huîtres) sous le sol même de leur futur espace de vie. La perspective d'une dégustation future entre nouveaux résidents et le temps de maturation (trois ans d'affinage jusqu'à un stade comestible pour une huître) a développé ainsi une collaboration entre les habitants, le récit, le temps et le territoire.

Cet exemple d'implantation durable d'un récit que chacun peut s'approprier, faisait, dans ce cas précis, résonance à nombre de performances de fertilisation du réel et du commun (musiciens jouant pour une bétonnière, qui servira ensuite à fabriquer les murs fondateurs d'une cantine, centre temporaire de



balnéothérapie pour les ouvriers du chantier, fanfare municipale invitée à jouer pour des salades, afin d'imaginer un futur potager partagé augmenté par la musique...).

Cet ensemble contextuel, relationnel, écrit sur mesure, stimule une ambition de voir pousser les histoires, réalistes ou non, et traite, au plus tôt, de la capacité de fertiliser, tout en les rendant poreux, les équipements qui feront à terme le jalon du vivre ensemble de ces futurs voisins.

Toutes ces opérations destinées à être prolongées, après notre départ, soit par l'activation, soit par la rumeur, soit par la prise de rendez-vous officiels et informels, sont à notre sens un outil intéressant pour accompagner les mutations des villes et surtout pour que les habitants, que les usagers, que les promeneurs deviennent à leur tour les opérateurs de leur propre réalité, de leur propre quotidien et, par prolongement, les architectes de leur patrimoine commun.

O. Comte – Nous avons pour credo : « les Souffleurs s'inscrivent dans le clignotement général du monde ». En somme, éprouver, pour les autres comme pour nous-mêmes en tant qu'artistes, les conditions du naufrage que nous professons avec un peu d'insolence, c'est le défi que nous nous lançons... !

La plupart des artistes qui composent le collectif viennent de la salle, continuent à travailler en salle, y éprouvent du plaisir et de la profondeur. Les salles sont des monuments à moments incroyables. Mais pas mal de gens n'en font pas un de leurs moments. Le public des salles est désormais mono-générationnel. La moyenne d'âge des gens qui s'offrent un moment dans une salle est affolante. On frôle les soixante ans. Et c'est une moyenne ! Dans nos théâtres, il y a une parole très contemporaine qui n'est pas écoutée par les jeunes générations. Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui se passe qui ne passe plus ? Un échec de médiation ? Un déficit du mode de représentation ? Une bascule de civilisation qui privilégie le plaisir solitaire technologique au détriment du silence des hommes réunis autour de la parole vivante ? Sortir le bout de son nez permet-il de répondre aux questions ?

En tout cas, il s'agit bien de se poser des questions. Il faut sortir les pieds dans le sable avec des tamis dans les mains.

L'Observatoire – La médiation de l'institution disparaît-elle pour autant ? Ou est-elle simplement rendue moins visible ?

O. Comte – L'institution ne sera efficace que dans son invisibilité. Elle doit être bienveillante, moderne, donc furtive.

Faciliter l'accès, c'est rester ouvert aux possibilités, et éventuellement les dénicher dans le meilleur des cas. En aucun cas, elle ne doit ressembler à une signalisation routière. La médiation, c'est une furtivité.

L'Observatoire – En quoi la relation que vous tissez avec le public est-elle différente ? Diriez-vous que la participation du public est nécessairement un effet recherché ?

O. Comte – Stratégie du coucou, furtivité de l'hirondelle... Nous avons choisi. Nous boxons dans la superficie sans faire obstacle au mouvement du peuple dans son ensemble.

Il n'y a pas d'effet recherché ! C'est un combat mené ensemble pour parvenir à porter un regard de haute qualité humaine sur le monde pour le transformer. Ne serait-ce qu'une seconde ! Notre tentative de ralentissement du monde pourrait sans doute tenir toute entière dans cette formulation.

L'Observatoire – En quoi le numérique introduit-il de nouvelles perspectives en matière de médiation ?

N. Chapoulier, C. Moine – La révolution numérique et les nouvelles technologies portatives qui l'accompagnent ont soulevé de nombreux questionnements quant à la place de la médiation humaine, à l'heure d'une accessibilité sans limites à l'information.

Cette médiation, loin d'être vouée à disparaître, est désormais complétée par des dispositifs que l'individu consulte de façon autonome. Cependant, si l'offre d'informations est pléthorique, elle ne peut se passer d'une stimulation contextuelle, d'une incarnation par le corps et par la parole des réalités d'un territoire ou d'un contexte sociétal.

Les nombreux supports du numérique ont insufflé à la création artistique une nouvelle capacité d'hybridation des disciplines, de transversalité, de



Photo : © Clément Martin

Bains publics, thalassothérapie urbaine, collectif Dakota

renouvellement des rapports au public et surtout une forme moderne d'intimité avec l'innovation technologique.

La médiation a donc, ici, un enjeu majeur à relever : celui de tisser des liens entre pratiques artistiques et usages sociétaux, en tenant compte du fait que l'omniprésence des écrans a façonné une société d'initiés toujours plus jeunes.

Le responsable de médiation doit donc se poser en analyste de cette hyper instantanéité des usages, défenseur d'une méthodologie à deux temps et veilleur sur les pratiques pionnières (multiplication des plateformes de communication instantanée, incursion des mass-medias dans le quotidien, civisme numérique). Enfin, il doit fluidifier la question de l'accès au numérique afin de réduire les inégalités qui pourraient s'ancre durablement entre les usagers.

L'Observatoire – Quelles sont, selon vous, les limites ou les fragilités rencontrées en matière de médiation ?

N. Chapoulier, C. Moine – Il est facile aujourd'hui d'identifier les dérives et les limites de ces projets de médiation dont témoignent volontiers les opérateurs concernés par les enjeux qui leur incombent : implication temporelle (manque de temps et de moyens sur un lieu pour faire permanence et ainsi gagner en légitimité), faire-valoir politique (quotas), difficultés à rencontrer des interlocuteurs et des personnes ressources par manque de relais et de plateformes de mise en relation sur le terrain, participation à la stigmatisation d'un territoire, conditions concurrentielles avec les acteurs de l'action sociale. Il n'est plus rare de rencontrer des équipes artistiques déboussolées, voire désabusées, par un sentiment tenace de « parachutage » contextuel sur les territoires dits « prioritaires » sans

formation préalable ni accompagnement dans des cadres d'intervention ne laissant que peu de place à leurs pratiques initiales.

O. Comte – La médiation doit s'adresser à l'institution. Les limites ne sont pas les interdictions, car on peut passer courageusement outre. La fragilité, c'est la possibilité imminente du désintérêt politique de la chose artistique. Voilà pourquoi nous menons, par exemple, des actions de contamination poétique de la langue politique à travers les ordres du jour des conseils municipaux extraordinaires des municipalités. Mettons les pieds dans le sable.

Je termine avec cette petite fable qui illustre la nécessité d'intelligence d'une médiation. C'est une phrase anonyme qui s'est trouvée un auteur, William Shakespeare, pour pouvoir exister : « *Ils ont échoué parce qu'ils n'avaient pas commencé par le rêve.* » Tout le monde affirme que cette magnifique pensée vient d'une pièce de Shakespeare. Il n'en n'est rien ! Et tout le monde le sait. Mais tout le monde continue d'attribuer cette phrase à Shakespeare car elle est trop belle. Voilà une vraie leçon de furtivité.

Entretien avec **Nicolas Chapoulier**
Directeur artistique des 3 points de suspension
et du collectif Dakota

Charlie Moine
Comédien et régisseur général des 3 points de suspension
et du collectif Dakota

Olivier Comte
Directeur artistique des Souffleurs commandos poétiques

Propos recueillis par **Baptiste Fuchs**
Responsable des colloques et concertations,
Observatoire des politiques culturelles
et **Lisa Pignot**
Rédactrice en chef



© WILLY VAINOUEUR

Souffleurs municipaux

Tempête de poèmes sur la récré, voitures qui se déplacent sans bruit mais à l'huile de coude, conseil municipal déjanté... Les « commandos poétiques » attendrissent Aubervilliers.

Chaque matin de cette semaine-là, ils ont rompu la loi du murmure qui les caractérise. La tribu tout de noir vêtue a troqué ses rossignols, ces longs tubes en carbone qui viennent se poser sur l'oreille du passant pour y convoyer des chuchotements poétiques, contre des mégaphones. Grimpés sur des échelles, Les Souffleurs se sont transformés en crieurs publics. Avis à la population : « *Envabissons la mairie!* »

Rêves en délibération

Nous sommes à Aubervilliers, le 20 octobre 2011, jour historique d'un conseil municipal extraordinaire autour d'une phrase communément attribuée à Shakespeare : « *Ils ont échoué parce qu'ils n'ont pas commencé par le rêve.* » Engagés depuis trois ans dans une vaste croisade pour poétiser la ville où ils ont élu domicile, Les Souffleurs ont lancé une opération de « cueillette » des rêves des Albertivillariens (affichés

ce jour en mairie façon petites annonces), avant de soumettre quatre propositions à la délibération locale (lire encadré page suivante). Le maire, Jacques Salvator (PS), a eu le bon goût de relever le défi de ce conseil municipal (avec vote officiel) « subverti ». Et l'idée d'en confier la présidence au citoyen d'honneur d'Aubervilliers, à savoir Stéphane Hessel. A 94 ans (ce 20 octobre précisément), celui qui est devenu l'icône de l'indignation en trente-quatre langues a un agenda de ministre. Mais il s'est trouvé fasciné qu'un collectif d'artistes ait su associer deux mots qu'il répétera avec une inlassable gourmandise : « *commandos poétiques* ».

Léger trouble des indices du monde

Plus que jamais à Aubervilliers (leur « laboratoire »), Les Souffleurs font de la poésie un outil de politique appliquée. « *Ça fait dix ans qu'on la déchiffre, qu'on la défriche, qu'on la réinjecte dans*

Le conseil municipal extraordinaire d'Aubervilliers en présence de Stéphane Hessel et des Souffleurs.

les organes des êtres humains, dans toutes les langues. La poésie nous a persillé la viande», image Olivier Comte, meneur de cette troupe multiforme (une trentaine d'âmes), aspirant au ralentissement du monde sous une nuée de parapluies noirs.

A force de parcourir la planète en la prenant par l'oreille, le groupe a trouvé dans ces pépites littéraires qu'il propage «une pharmacopée oubliée», de nature à vous transformer un homme. Ainsi est née «La Folle Tentative d'Aubervilliers». «Lorsque l'on vient s'ancrer là ou à Coulommiers¹, il ne s'agit plus forcément de chuchoter, mais de porter un regard sur le monde tel qu'il va et vient, pour le transformer poétiquement, modifier légèrement les indices du quotidien. J'ai toujours pensé que l'espace public n'était pas un territoire, mais un temps qu'on habite. On décide de laisser aller les gens dans leur territoire, mais de leur transformer le moment.»

Le silence, en douce

Dès 2009, Les Souffleurs modifient, par effraction, la météo des cours de récré d'Aubervilliers: tempête littéraire, un million cinq cent mille poèmes y tombent du ciel. La saison suivante, ils s'attaquent à la cité. Le jeudi 16 décembre 2010, à l'heure de pointe, ils transforment en rues silencieuses les trois artères principales qui trouent la ville, faisant mentir les pessimistes qui disaient l'opération impossible. Entre sept et huit heures du matin, par -4°C, quelques trois cents habitants volontaires poussent les voitures de leurs concitoyens, promettant de les faire arriver «à l'heure et sans moteur».

Une nuit de janvier 2011, les artistes en noir s'introduisent sans préavis dans le garage où les éboueurs prennent leur service, créant pour ces «conducteurs de surface» un «petit endroit du privilège» de 30 minutes, avec transats, bougies, brioches, violoniste et chuchotements poétiques. D'autres fois, ils orchestrent une «levée de rideau», pour un commerçant qui s'avère, après enquête discrète, être un pilier sans qui «le quartier se mettrait à boîter». Un beau jour, alors que l'intéressé lève son rideau de fer, il se retrouve face à la masse de ses clients, qui l'applaudissent silencieusement pendant cinq secondes avant de s'évanouir dans la ville. Quinze jours plus tard, sans qu'il ait été avisé de rien, il recevra un cadeau de leur part. Un fan de Piaf a ainsi découvert ses clients en formation chorale, interprétant a capella les titres de son idole.

Sus au politique

Il est désormais temps pour Les Souffleurs de se coltiner la chose politique. C'est chose faite ce 20 octobre, à la faveur du conseil municipal shakespearien qu'Olivier Comte fomentait depuis trois ans. A 19h, la salle des mariages, bondée,

“J’ai toujours pensé que l’espace public n’était pas un territoire, mais un temps qu’on habite.” Olivier Comte

bruisse d'un joyeux brouhaha. Les derniers arrivés sont invités à s'asseoir dans l'allée centrale ou dans la pièce d'à côté, où l'événement est retransmis. Si chaque conseil municipal extraordinaire connaissait le même taux de fréquentation, on n'aurait pas trop de doutes sur l'avenir de la démocratie participative... Face à un Stéphane Hessel mutin, un Jacques Salvaator réjouï, un Jack Ralite – maire honoraire –, en verve, les élus sont un peu comme en grand oral: le rêve, mode d'emploi.

Quelques déclamations surprise des souffleurs-crieurs, corpus de citations poétiques, viennent secouer l'atmosphère. Un ado rigolard se risque dans la foulée: «Qui avale une... une noix de coco, fait confiance à son anus.» La brèche est ouverte aux commentaires de «citoyens moyens», poèmes personnels et suggestions d'amendements, des plus incongrus aux plus concrets. Deux heures plus tard, les quatre questions à l'ordre du jour ont été massivement adoptées. A la sortie, l'indice de sourire collectif se mesure sur de grandes largeurs. Et un Albertivillarien glisse le mot de la fin: «Ça nous change de la politique.» ● CATHY BLISSON

1. Outre leurs interventions à Aubervilliers, soutenues par la ville et par le département via un dispositif de résidence triennal (lafolletentative.blogspot.com), Les Souffleurs mènent une œuvre parallèle de poétisation du territoire (néorural, cette fois) à Coulommiers et dans son pays (77), qui court de 2011 à 2013, avec le soutien de la ville, du conseil général de Seine-et-Marne, et de la Drac (nosfollesaventures.blogspot.com).
www.les-souffleurs.fr

Adoptées: quatre mesures poétiques pour Aubervilliers

- 1) La création, au sein des archives municipales, du Grand Dépôt constitué de paroles poétiques dormantes qui seront collectées par Les Souffleurs «dans l'intimité des 93 langues parlées à Aubervilliers», et distillées sur les supports de communication interne et externe de la ville par un robot littéraire aléatoire. Une élue demande à ce que sa permanence logement soit délocalisée du côté de ce Grand Dépôt.
- 2) L'extension et la municipalisation de rues silencieuses.
- 3) L'examen annuel (en octobre) par conseil municipal extraordinaire d'un «projet dit impossible» qui pourra être soumis par tout administré.
- 4) Un partenariat avec les chercheurs du Campus Condorcet pour aboutir à la conception d'un baromètre de tendresse collective. ● C.B.

Les Souffleurs déposent leur premier trésor poétique

Depuis leur arrivée il y a 7 ans, un délicieux vent de poésie souffle sur Aubervilliers. Après avoir chuchoté des poèmes à l'oreille des passants et arrêté le moteur des voitures en pleine rue, les Souffleurs, ce collectif d'une trentaine d'artistes emmené par le comédien Olivier Comte, sont en passe de réussir leur troisième folle tentative.

Ce matin, ils déposeront, en présence du personnel des Archives municipales, les paroles du « Premier Trésor poétique municipal mondial », soit 77 textes ou enregistrements sonores, en 27 langues, patiemment recueillis depuis janvier auprès d'habitants d'Aubervilliers lors d'opérations de « cueillette poétique ». Avec pour seule arme le sourire et leur gentillesse, ces amoureux des mots ont collecté les poèmes, berceuses, chansons et proverbes des habitants d'Aubervilliers, rencontrés à la maison des pratiques

au Landy, à la fête des associations, dans des foyers (*lire ci-dessous*) et dans d'autres lieux publics de la ville.

La fête aura lieu dans leur antre, un immense hangar en bois caché au fond d'une cour pavée, au 2, rue Chapon. « C'est le premier versement et il y en aura, nous espérons, beaucoup d'autres », s'enthousiasme Olivier Comte. Il en est sûr : dans deux siècles, Aubervilliers disposera d'un immense trésor. »

Ces textes, en français, créole, espagnol, kabyle, roumain, azéri..., rejoindront dès lundi les Archives municipales où les habitants pourront les consulter. Les Souffleurs ne faisant rien comme les autres, un brin de poésie accompagnera ces consultations : un immense parapluie de berger en bois protégera le précieux livre, que l'on lira après avoir mis de jolis gants.

NATHALIE PERRIER

Aujourd'hui de 10 heures à 13 heures au 2, rue Chapon. Entrée libre

Quelques extraits

« Venez les garçons
venez les filles
on va cueillir des fleurs
et on va faire
un collier avec
et on va le mettre
autour du cou
je vais aller
chez mon oncle
les jours de pluie
chez mon oncle
on va cueillir
des mangues mûres
et avec le jus
on va se maquiller »

Dépôt de Rosy Mondal en bengali (traduction française)

« Au matin on part
vers la ville de Baldi
on passe par Jlang Ling
les grands singes
crient des deux côtés
des rives montagneuses
et le bateau si léger
passe entre les deux
montagnes. »

Dépôt de Danielle Liu en mandarin (traduction française)

« Mon cœur n'est
ni à gauche n'est ni
à droite il est du côté de
mon enfance ! »

Dépôt d'André Recoupé, en français

« Voici un proverbe que ma mère me répétait quand j'étais petit »

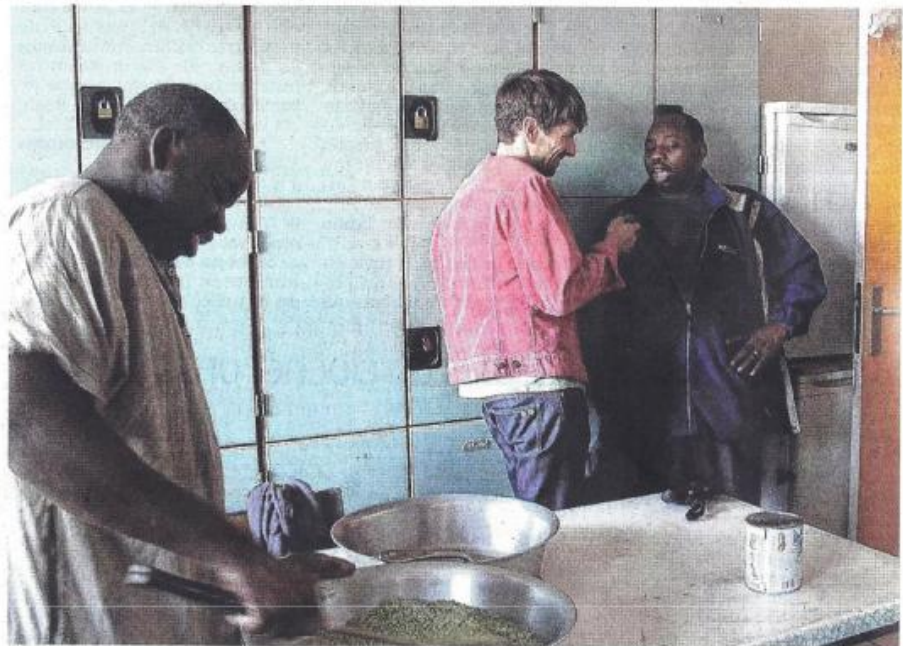
Abdoulaye, travailleur malien au foyer des Fillettes, confie des paroles en soninké aux Souffleurs

C'est un étrange commando, incarné par une chanteuse, Marie-Luc Malêt, et un comédien, Thomas Laroppe, tous deux membres des Souffleurs, qui intervient ce soir-là au foyer africain des Fillettes, à Aubervilliers. Ils espèrent dénicher des textes en soninké, bambara, wolof, mandingue... Une quête pas toujours facile, même si l'accueil est lui toujours très chaleureux. « On comprend bien votre démarche, explique d'une voix douce un vieil homme assis sur des nattes sur le parking du foyer. Mais, nous, on n'a aucun poème en tête ! Le mieux, c'est d'aller voir le conseiller du foyer. Lui, il connaît les poètes, les musiciens. » Marie-Luc a beau tenter de lui expliquer qu'elle veut entendre la parole de tous les habitants, et pas seulement celle des poètes, rien n'y fait : l'homme continue de les orienter vers le fameux conseiller, « dans le bâtiment là-bas, au 4^e étage ».

« Tant que tu n'es pas mort, la création n'est pas finie »

Direction donc le 4^e étage où ne se trouve aucun conseiller mais un groupe d'hommes, plus jeunes, qui préparent un couscous dans la cuisine collective. Très vite, la discussion s'engage. L'irruption de comédiens dans leur quotidien amuse visiblement ces jeunes Maliens venus en France pour chercher du travail. Pour autant aucun d'eux n'ose se lancer. « Lui, il chante très bien pourtant », assure le cuisinier, en désignant du doigt un jeune homme. « C'est un musicien. Mais, il est timide. » L'intéressé sourit mais reste muet. Pour l'encourager, Marie-Luc se met à chanter. Peine perdue : il court se réfugier dans sa chambre !

Arrivé quelques minutes plus tôt,



Aubervilliers, le 2 septembre. Thomas recueille la parole d'Abdoulaye, l'un des rares occupants du foyer africain de la rue des Fillettes, qui accepte de se laisser enregistrer. Le proverbe en soninké rejoindra le trésor poétique. (L.P./N.P.)

un autre travailleur malien, Abdoulaye, est par contre intéressé. Aussitôt, Thomas sort le micro et enregistre le précieux trésor : un proverbe en soninké que « ma mère me répétait sans cesse quand j'étais petit », explique Abdoulaye. Il le traduit : « Tant que tu n'es pas mort, la création n'est pas finie. Tout est encore possible. » Marie-Luc prend note et fait signer un formulaire à Abdoulaye. Dans quelques jours, son texte, en soninké avec la traduction en français, ira rejoindre les autres écrits du trésor poétique d'Aubervilliers que cons-

tituent jour après jour les Souffleurs.

Enthousiastes, Marie-Luc et Thomas reprennent leur recherche dans les couloirs du foyer, non sans mal. Nul ne semble se souvenir du moindre texte. « Heureusement qu'on n'a pas d'obligation de rentabilité », s'amuse Marie-Luc. A l'entrée, des hommes discutent en grignotant des épis de maïs grillés. Thomas les aborde. Nouveaux refus polis. Pourquoi ? Devant leur étonnement, un homme finit par leur donner une explication. « Chez nous, vous savez, ceux qui racontent des histo-

res, ce sont les griots. Il y a les tisserands, les paysans, les commerçants... et les conteurs, explique Lassana. La plupart des gens qui sont dans les foyers en France ne sont pas conteurs. C'est pour ça qu'ils ne vous répondent pas. » Et lui-même ? « Moi, je suis conteur. » « Vous pourriez nous raconter quelque chose alors ? », demande Thomas. « Oui, mais pas ce soir. Il me faut du temps. Revenez un samedi après-midi. C'est le jour des poètes et des musiciens. Je serai là et je vous raconterai des histoires. »

N.P.

Insolite

Des tornades de selfies pour créer du lien social

Depuis quelques semaines, d'étranges personnages se baladent dans les rues de la ville, munis de parapluies et de cannes à selfies. Leur mission : créer avec les habitants la plus grande tornade artistique de l'histoire de Châlons...

Accueillis par l'équipe de Furies et le centre socio-culturel du Verbeau, les Souffleurs commandos poétiques ne passent pas inaperçus dans les rues de Châlons. Tout de noir vêtus, sourires aux lèvres et parapluies sous le bras, ils arpentent les quartiers à la rencontre des habitants. Dans les écoles ou les bibliothèques, sur le marché, au détour d'une place ou d'un terrain de sport, etc. Là où l'on ne les attend pas. La marque de fabrique de ce collectif d'artistes : apparaître et disparaître comme par magie au gré de l'espace public, pour souffler leurs plus beaux vers à l'oreille des promeneurs. Et la mission qu'ils mènent intrigue énormément.

« Tournez sur vous-même et pressez le bouton de prise de vue »

À l'aide de leurs cannes à selfies, ils proposent aux passants de se prendre eux-mêmes en photo. « *Tournez sur vous-même et pressez le bouton de prise de vue sans vous arrêter*, explique Olivier à l'une de ses recrues dans la galerie de l'Hôtel de Ville.



Les habitants peuvent rencontrer les Souffleurs commandos poétiques et prendre la pose aux quatre coins de Châlons. © L'Hebdo du Vendredi

« *Ça va créer un effet filet, une sorte de tornade autour de votre portrait.* » Résultat surprenant ! « *Je trouve l'initiative formidable, félicite Sigrid, une Châlonnaise conquise. Nous vivons dans une société où les gens ne se parlent plus. Ce projet permet de rassembler, de fédérer les citoyens. Pour moi, c'est une façon de recréer du lien.* » D'autant que tous les participants, car c'est la finalité du projet, se retrouvent

pertinents dans cette ville ! Presque tout le monde joue le jeu, certains tirent même la langue sur leur selfie. » A l'image d'Albert Einstein, figure choisie pour illustrer et identifier leurs interventions.

Des manufactures d'écrêteaux-poèmes

En amont de l'événement, les Souffleurs recherchent également des bonnes volontés pour écrire les fameux poèmes. « *Nous organisons des jardins de littérature dans les espaces verts et aux alentours du gymnase du Verbeau, dixit Olivier. Ainsi que des manufactures d'écrêteaux-poèmes, au centre socio-culturel. Chacun peut venir selon ses envies, partager un café, un morceau de gâteau, et poser sur le papier ce qui lui chante. Nous fournissons les crayons et les feuilles.* » Seule condition requise pour y participer : « *prendre du plaisir !* »

Sonia Legendre

✓ *Prochaines interventions des Souffleurs commandos poétiques : les 26 et 27 février, les 4, 5, 11, 12, 25 et 26 mars puis les 6, 7 et 8 avril. Rendez-vous le 23 avril pour la présentation du projet Tornade siffler au centre socio-culturel du Verbeau. Pour retrouver les Souffleurs dans la ville, composez le 06 05 83 57 36.*



Retrouver son visage parmi 162 600 papiers ! Christian Lantenois

INSOLITE

Le Verbeau pris dans la tornade de ses selfies

Simple et poétique, l'approche des Souffleurs a conquis le cœur des habitants du Verbeau. Ils ont tous convergé vers le gymnase, hier après-midi, pour le final du projet *Tornado Selfies*, initié par Furies « afin d'accompagner la prochaine mutation du quartier ». Le plan de rénovation urbaine, tant attendu, prendra forme au cours d'un bien joli mois de mai.

Le nouveau visage du Verbeau, et celui de ceux qui y vivent, qu'est-ce qu'il veut dire ? Depuis des semaines, des êtres tout vêtus de noir, munis de parapluies, éventails ou chapeaux melon, s'avancent sur la pointe des pieds pour mener des actions « par effraction » dans les écoles Lapie et André-Malraux, au collège Jean-Moulin, à la bibliothèque Diderot, à l'Épicerie sociale, au Centre social et culturel, dans les commerces... Avec un rossignol (long tube noir), ils murmurent de sublimes mots doux, en coups de vent, au creux de l'oreille. Ils sillonnent aussi les rues pour inviter les Châlonnais à prendre un selfie en tournant sur eux-mêmes : la « Tornado ».

1 065 visages se disent

« Je travaille depuis quinze ans avec cette compagnie d'Aubervilliers mais c'est la première fois que je la fais venir à Châlons », confie Jean-Marie Songy. Le directeur artistique des Furies les a choisis pour cette démarche qui

s'inscrit dans le cadre de la « Politique de la ville » en raison de « leur rapport entre le social et le ciel ». De « fervents défenseurs de la poésie » pour amener 1 065 visages à se dire après s'être regardé en photo.

Extraits : *Mon visage réchauffe ceux qui le veulent, donc c'est un radiateur* (Marie Lou, 11 ans), *Derrière le sourire se cache la tristesse* (Cécilia, 13 ans), *Mon visage, c'est un jeu de rien* (Louis, 11 ans), *Mon visage, c'est une roche parce que je suis dur* (Enguerrand, 15 ans)... Autant de perceptions retranscrites au stylo craie sur de simples écriteaux peints en noir, telles les ardoises d'écoliers de jadis.

Si l'école de la vie dans un quartier populaire n'est pas tendre, la *Tornado Selfies* a mis en lumière bien des richesses : écrits piqués dans la pelouse aux abords du gymnase ou 816 cartes postales accrochées à l'intérieur. Elles reproduisent les selfies mais aussi des grouffes de deux ou trois visages (d'où les 1 065 comptabilisés).

Hier, les commandos poétiques des Souffleurs ont installé leurs invités dans des transats ou sur des coussins pour leur souffler de la prose avec leurs rossignols. Vient le temps de les introduire dans l'antre d'une tornade de 162 600 petits papiers, visages et poésies mêlés. Un peu de douceur et une déferlante d'éclats de rire.

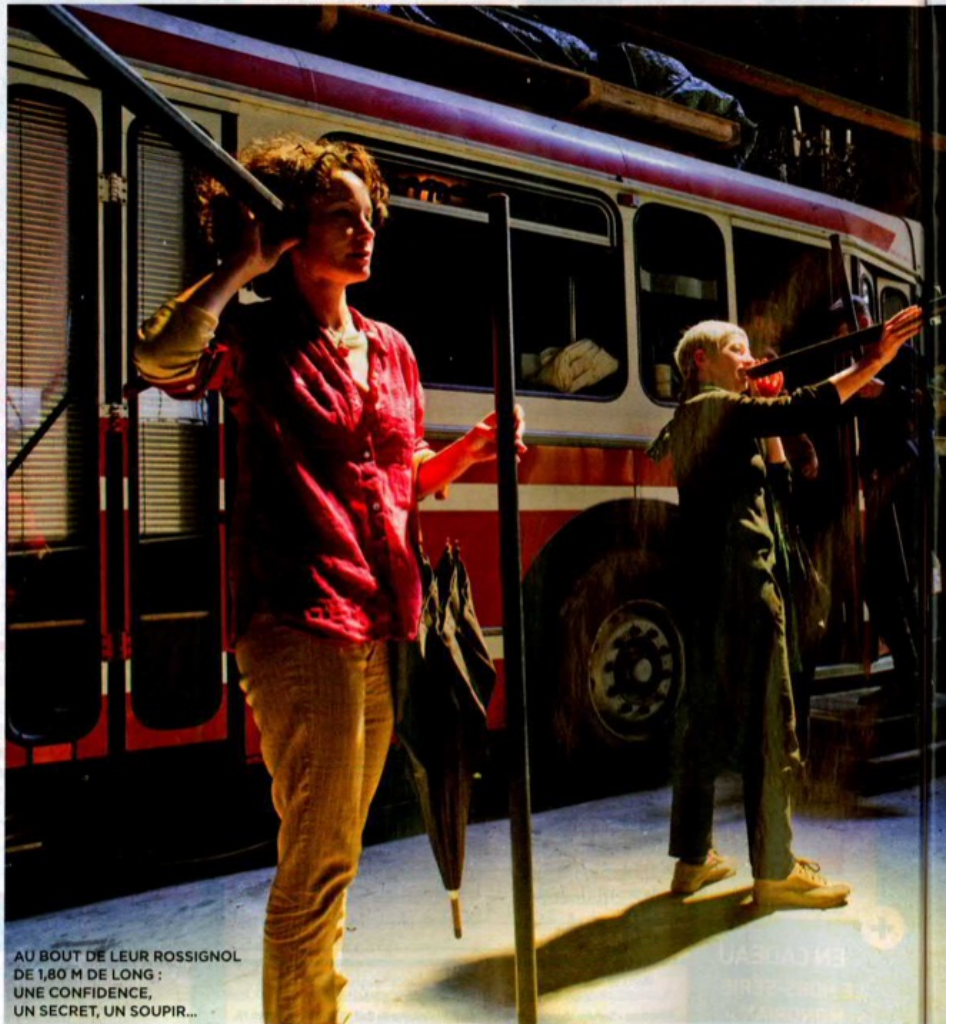
NANCY GOUIN

Souffleurs de vers

Venus de nulle part, armés de rossignols, ils jaillissent pour chuchoter à l'oreille des passants. Gare aux commandos d'intervention poétique !

Le rituel ne varie pas. Tous les jeudis, à Aubervilliers (93), vers 11 heures, les Souffleurs ont rendez-vous au Bar des Amis, 2, bis rue Moutier, à deux pas de la mairie, avant de rejoindre, à cinq minutes de là, leur lieu de travail habituel, un assez vaste hangar situé au 2, rue Chapon. S'ils sont plus ou moins nombreux selon les semaines – tous ont ailleurs des occupations de comédiens, de musiciens, de danseurs, de plasticiens, d'auteurs... –, autre habitude immuable, l'hospitalité. Des prénoms vite échangés, un regard qui donne et reçoit, on s'en tient là. Comme s'il s'agissait d'un pacte à l'ancienne, d'avant les mots. Curieuse famille d'esprit en ces temps de méfiance générale.

Les Souffleurs n'appartiennent pas à l'univers du théâtre de texte, ni tout à fait à celui du théâtre de rue auquel on les associe volontiers. Ni compagnie ni collectif, ils disent être un commando d'intervention poétique. A l'origine, une utopie pratique, davantage qu'un concept, imaginée par le comédien Olivier Comte, auteur en janvier 2001 d'un « Manifeste du chuchotement » et cheville ouvrière depuis mars de la même année de ce rassemblement d'individus œuvrant au « ralentissement du monde » avec les seuls outils de la poésie. Rien de moins. Qui l'a vue une fois, sur un marché, dans une cour d'école, un jardin, un village, une prison ou un festival ou dans quelque autre contrée du monde, jamais plus n'oublie cette tribu délicate et silencieuse



AU BOUT DE LEUR ROSSIGNOL
DE 1,80 M DE LONG :
UNE CONFIDENCE,
UN SECRET, UN SOUPIR...

LA COMPAGNIE DES SOUFFLEURS RENCONTRE

d'hommes et de femmes vêtus de noir, leurs apparitions, leurs disparitions, la lenteur de leurs déplacements dans l'espace, la gravité de leurs mouvements, leurs amples parapluies formant abri, leurs éventails et ces tubes en carbone longs de 1,80 m qu'ils appellent des rossignols et qu'ils posent incongrûment sur le bord d'une oreille anonyme avant d'y glisser le murmure ou le soupir d'un poème. Simple confiance, don, secret ou complot ? Il n'y a pas à choisir. C'est tout un.

Le genre humain, répète Olivier Comte le truculent, l'intarissable inspireur de la bande, se reproduit de bouche à oreille ; et le même d'ajouter, pour expliquer sa très sin-

gulière invention, deux éléments à ses yeux indissociables : « *Les gens se tiennent debout grâce à la puissance des mots* », et « *La poésie est l'autobiographie de l'espèce humaine*. » Tout vient de quelques idées simples. Tout s'y rassemble.

Soit au total aujourd'hui trente et un Souffleurs¹. Et parmi eux, une danseuse par exemple, jeune femme au teint de porcelaine, au lent parler sinueux, qui voit dans la poésie et l'art de souffler une autre sorte de danse. Une ancienne chanteuse aussi, lumineuse jusqu'à l'éclat, qui parle avec émotion de la transformation du visage des personnes inconnues qu'elle souffle, c'est-à-dire auxquelles elle murmure ses fragments poétiques à travers son rossignol de carbone. Ou encore un jeune comédien, haut de taille, sourire océanien, qui cherchait depuis longtemps à réunir l'intelligence et le corps, et qui trouve ici, avec d'autres, le moyen d'y parvenir. D'âges différents, qu'ils soient souffleurs depuis le début, quelques mois ou quelques années, tous ou presque parlent de leur fierté à souffler, de la difficulté à décrire précisément cet acte et le geste qui le soutient, et de l'intimité quasiment impudique qu'ils entretiennent avec la personne qu'ils soufflent et qui souvent est émue jusqu'aux larmes. Il faut avoir vu cela pour le croire. L'effet que produisent sur n'importe qui – jeune ou vieux, riche ou pauvre, homme ou femme, orgueilleux ou modeste, pacifique ou guerrier – des mots simplement murmurés.

« *La poésie m'a sorti la tête de l'eau, raconte Olivier Comte, qui n'en dira pas plus. Avec elle, on entre partout, y compris dans la forêt des pensées des gens, c'est une pharmacopée universelle et pourtant la moins prescrite... J'en avais assez de toujours jouer pour les mêmes, pour ceux qui me ressemblent, qui ont naturellement accès aux monuments de la culture, à ses rituels et à la parole millénaire... C'est aux autres que je voulais m'adresser, là où ils se trouvent, tels qu'ils sont.* » Sans rien vouloir d'eux, aurait-il pu ajouter. Etre à leurs côtés, le temps d'un poème.

Jamais les Souffleurs ne soufflent la même chose. C'est le contrat de départ. Jamais, ils ne font à proprement parler des spectacles. Jamais

non plus, ils ne démarchent les programmeurs ou les producteurs. Vient vers eux qui veut. Est là qui a entendu la rumeur du bruit que font les mots lorsqu'ils se mettent à bouger. Ou qui veut opposer au tumulte médiatique, à sa vacuité, à son arrogance ou à sa violence, la vigueur première du langage et son absolue gratuité.

Dans le vaste hangar de la rue Chapon que leur louent des architectes et qu'ils partagent avec deux plasticiens et une compagnie de théâtre jeune public, deux autobus sont alignés. L'un est réservé à l'administration des Souffleurs, dont s'occupent deux personnes. L'autre, au travail artistique. Avant d'entrer

“La poésie m'a sorti la tête de l'eau. Avec elle, on entre partout, y compris dans la forêt des pensées des gens”

OLIVIER COMTE, SOUFFLEUR

dans le vif du sujet, Olivier Comte fait le point sur les actions en cours et à venir, à Coulommiers (77) ou à Aubervilliers, deux villes auxquelles Les Souffleurs sont maintenant étroitement associés. Puis reprend le travail engagé depuis plusieurs mois autour de deux recueils de Franck André Jamme, *Au secret*² et *Nouveaux Exercices*³. Un travail de lecture aride, patient, humble sous le regard d'une poésie à l'inquiétante compacité. Interpréter n'est pas le but. Il s'agit de tout autre chose. D'une sorte de déconstruction ou de réduction de la langue d'un poète à son état primitif. A ce dont elle est faite, peut-être même à son insu. Expérience d'un balbutiement. On devine qu'il y a du vertige à s'approcher aussi près d'une langue. C'est un risque. Comme à s'approcher du soleil. La séance dure deux heures. C'est assez pour ce jour ●

DANIEL CONROD

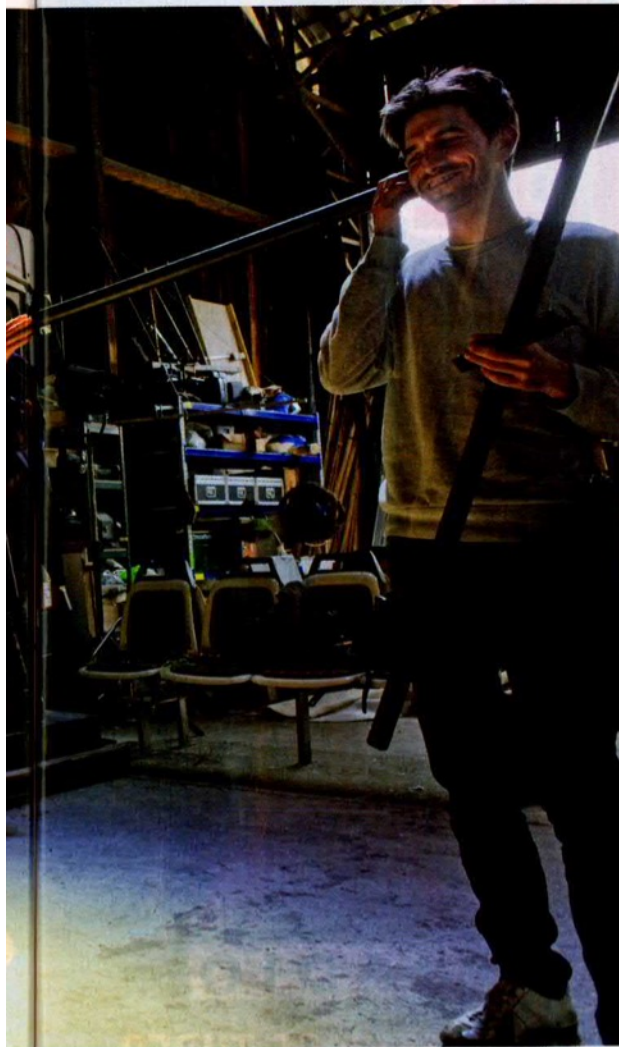
PHOTO : MICHAEL ZUMSTEIN/AGENCE VU POUR TÉLÉRAMA

¹ S'ajoutent au Japon trente Souffleurs associés, tous membres du Théâtre Kaze (Tokyo).

² Aux éditions Isabelle Sauvage, 2010.

³ Aux éditions Virgile, 2002.

Les dates de tournée sur www.les-souffleurs.fr



MICHAEL ZUMSTEIN/AGENCE VU

DU MARCHÉ DE L'ART

Plus d'informations

Site web : www.les-souffleurs.fr

Page Facebook : facebook.com/souffleurs

